64_page
revue de récits graphiques

Nous avons besoin de votre soutien pour poursuivre notre projet de découverte et de publication de jeunes auteurs. Abonnez-vous ! Rejoignez-nous page 64.

Offert :
retrouvez à la fin de cette revue, un ex libris de Pepo.

64_page se construit planche par planche

Avec une exposition, encore plus aboutie que celle de 2015, au Centre Belge de la BD, où 64_page a présenté vingt-deux de ses jeunes auteurs et se lance dans une troisième année de découverte, de publication et d'exposition d'une nouvelle génération d'auteurs.
Et le cru 2016-2017 s'annonce riche, délicat, original, concerné… Découvrez les auteurs retenus pour cette neuvième parution.

64_page dynamise aussi son site qui s'ouvre à d'autres arts populaires et vous propose un agenda qualitatif, des interviews d'auteurs-découvertes, d'auteurs formateurs et aussi des critiques d'albums, des points de vue décalés, de l'humour comique ou non, des choix et des engagements éditoriaux, des rendez-vous… et pour ne pas perdre le fil entre nous, une newsletter : ***Chroniques, vents & pétards.***

64_page.

64_page, revue de récits graphiques. Sans faute d'orthographe, elle tient son nom du lieu où elle a été conçue, un bistrot de la rue du Page à Bruxelles.

Envie d'être publié(e) dans 64_page ?

Envoyez-nous une BD originale de 4 à 8 pages, un autoportrait graphique et un texte de présentation de 250 signes.
> 64page.revuebd@gmail.com
Votre proposition sera examinée et nous reprendrons rapidement contact avec vous.

› giovanninardone3@gmail.com

Intifada

Giovanni Nardonne

Mon intérêt pour le conflit israélo-palestinien est né en lisant les bandes dessinées de Joe Sacco, Guy Delisle, Rutu Modan. Ils racontent sur cette guerre des histoires à impact fort émotif. Pour mieux comprendre le problème israélo-palestinien, il est important d'entrer en contact avec cette réalité et les histoires de Sacco & Co sont les fruits d'une étude sur le terrain, d'interviews et de mois vécus dans les endroits du conflit. Mon « occasion » d'entrer en contact avec ce monde est arrivée pendant la Biennale des jeunes artistes de Milan quand j'ai connu Hussein, un jeune street artiste palestinien de Ramallah. De ses récits sur l'Intifada est né mon premier essai de Graphic journalism.

L'origine de ces tensions fut une dispute sur l'esplanade des mosquées, lieu sacré pour les trois grandes religions monothéistes. La gestion de l'esplanade était conflictuelle depuis la guerre des 6 jours en 1967. Un accord fut cependant trouvé qui garantissait aux musulmans la souveraineté religieuse sur les lieux sacrés mais en contrepartie donnait à Israël le contrôle de l'accès à l'esplanade. Les non-musulmans pouvaient visiter les lieux mais il leur était interdit de prier alors que les juifs avaient le droit de se recueillir contre le mur des lamentations.

La nouvelle intifada fut provoquée par le décret du 8 septembre signé par le ministre de la défense Israélienne Mashee Yaalon qui ordonnait le bannissement de l'esplanade de certains groupes musulmans, les Murabitun et Mura-bâtât.

Il s'agit de civils qui montent la garde à la mosquée Al Aqsa pour la défendre des extrémistes israélien. L'interdiction avait pour objectif de permettre aux juifs, le jour de l'an Hébraïque de ne pas être dérangés par des militants islamiques opposés à la présence israélienne dans l'esplanade.

En réponse un groupe de palestiniens a élevé une barricade en face de la mosquée Al AQSA dans la nuit du 12 au 13 septembre provocant l'intervention de l'IFD dans le lieu sacré de l'islam.

Un rapport du B'Tselem et Amnesty International accuse le gouvernement Israélien d'abuser de leurs forces armées contre les Palestiniens en tirant sur des agresseurs ou des suspects même quand ils ne représentent aucun danger.Le 22 septembre une femme palestinienne Hadeel al-Hushlamon a été tuée lors d'un contrôle à l'entrée de la ville d'Hébron.

Le rapport officiel de l'IFD dit que la femme avait un couteau mais le rapport des témoins oculaires affirme qu'il n'y avait pas de couteau!

L'armée a refusé de donner les enregistrements vidéo de la fusillade.

Amnesty international a publié un rapport affirmant que le meurtre d'Hadeel al-Hashlaman a été un homicide extra-judiciaire.

La crise arabo-israélienne n'est pas prête d'être résolue et les morts continuent d'ensanglanter la terre sainte.

FINE

› www.facebook.com/lykeonart
› https://lykeon.tumblr.com

Ondine

Lykeon

Ondine est le premier chapitre d'une longue histoire dans laquelle plusieurs individus surnaturels finiront par se réunir et former leur propre famille. Ce projet est l'occasion de brasser différents styles et inspirations graphiques qui varient à chaque chapitre. Dans ce chapitre, on suit *Croocked-smile* (inspiré de *Slenderman*) qui, depuis sa mort, est la figure protectrice de la forêt où il vit. Il s'en prend à tous ceux qui y pénètrent en se nourrissant de leur peur. Sa rencontre avec *Ondine*, un esprit de l'eau, va bouleverser sa vie.
J'ai toujours aimé dessiner des créatures démoniaques, surnaturelles ainsi que des monstres. Ils sont la représentation de la part d'ombre de chaque humain, de notre côté primitif et sauvage. Mais ces récits sont pleins d'espoir car de l'ombre peut parfois sortir... la lumière !

QUI ES-TU ?

OÙ CROIS-TU ALLER ?

NULLE PART

ISPLACH

QUI EST-ELLE ?

ALORS QUE JE PENSAIS NE PLUS JAMAIS LA REVOIR...

JOUR APRÈS JOUR...

ELLE ÉTAIT LÀ.

NOUS N'ÉCHANGIONS AUCUN MOT.

QUE DES REGARDS.

JE CROYAIS ÊTRE DEVENU UN MONSTRE. L'HOMME QUE J'ÉTAIS N'ÉTAIT PLUS QU'UN VESTIGE DU PASSÉ...

JE PENSAIS ÊTRE...

INSIPIDE.

MAIS ELLE AVAIT SU ÉVEILLER UN SENTIMENT ÉTRANGE...

... AVEC CE SOURIRE.

TU N'AS PAS PEUR DE MOI?

JE DEVRAIS?

EN GÉNÉRAL, C'EST CE QUE J'INSPIRE.

PERSONNELLEMENT, TA PRÉSENCE ME RASSURE. J'ÉTAIS PERDUE...

LA PREMIÈRE FOIS QUE JE ME SUIS REFUGIÉE DANS CES BOIS, ÉTAIT AUSSI LA FOIS OÙ JE T'AI RENCONTRÉ...

JE NE PENSAIS PAS RESTER... MAIS ICI, JE SAVAIS QU'IL Y AVAIT QUELQU'UN COMME MOI...

POUR...

...POUR TE PROTÉGER?

HI HI!

APPROCHE.

?

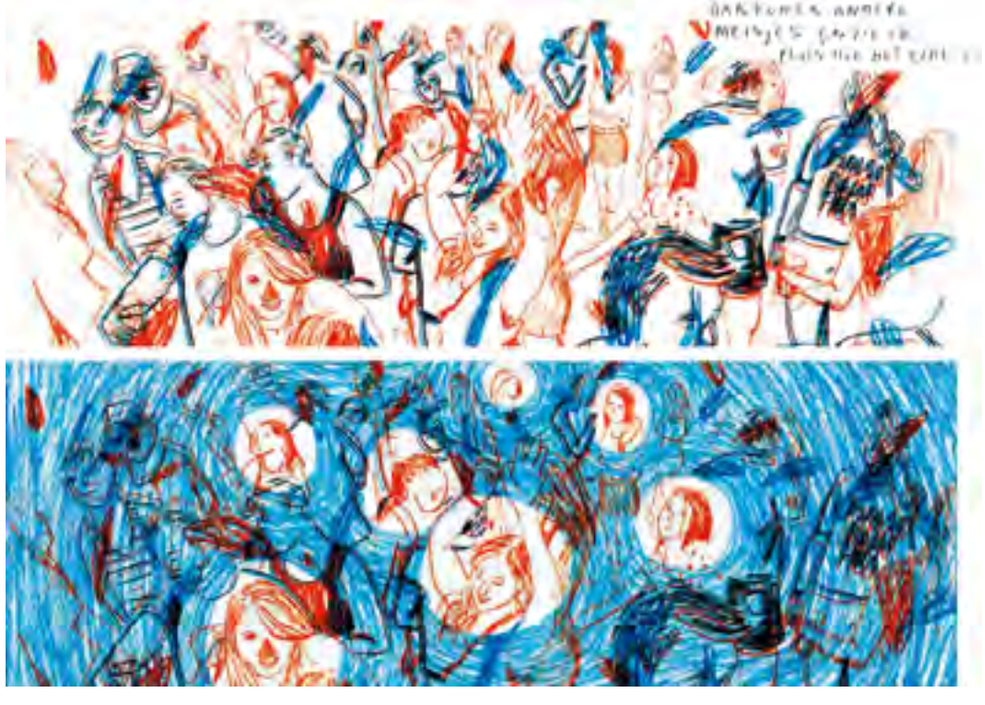
SPLACH

› www.facebook.com/goeletekentenontwerptdingen
› www.behance.net/goelepoelmans
› http://cargocollective.com/goelepoelmansillustration

Fuiven

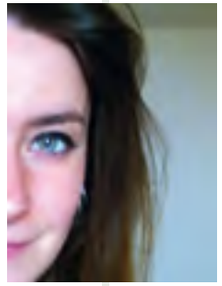
Goele Poelmans

Partying, buvez, fêtez est une histoire de la vie nocturne de garçons et de filles qui vont à la chasse là-bas. Un garçon et une fille sont ensemble, mais une fois que l'alcool coule, le garçon oublie la fille et il va à la chasse. Ce sera un sale massacre, mais l'une des parties la plus cool.



EN DENK GROOTSTE
EIKEL

MAAR VEEL TE FEESTJE



› http://milenablogbd.canalblog.com

La princesse des pleurs

Milena Picard

Une petite fille cherche une mystérieuse princesse des pleurs qui aurait le pouvoir de lever la malédiction jetée sur son village. Cette princesse ne peut être invoquée que par le Grand Cerf. Un loup blanc se propose de l'accompagner dans sa quête. Elle va être confrontée sur son chemin à la triste réalité des apparences et se rendre compte qu'une solution à un problème n'est peut-être pas si inaccessible qu'on peut le faire croire. Cette princesse des pleurs est-elle aussi loin qu'elle le pense?

QUE VIENS-TU FAIRE ICI PETITE FILLE ?

JE VIENS CHERCHER LE GRAND CERF.

LUI SEUL SAIT INVOQUER LA PRINCESSE DES PLEURS.

LA PRINCESSE DES PLEURS POSSÈDE LE POUVOIR D'ENLEVER LA MALÉDICTION QUI PÈSE SUR MON VILLAGE.

JE M'APPELLE BLANC. JE VAIS TE GUIDER À TRAVERS LA FORÊT.

JE SAIS OÙ EST LE GRAND CERF.

DANS CETTE FORÊT IL NE FAUT PAS SE FIER AUX APPARENCES...

UN LOUP NOIR À L'AIR BIENVEILLANT TE SUIT DEPUIS LE DÉBUT DE TA QUÊTE.

!

JE NE CROIS PAS EN SA BIENVEILLANCE.

JE LE TUERAI À LA PROCHAINE NUIT.

CRAC!

JE DEVAIS LE TUER.

IL TE VOULAIT DU MAL.

MAINTENANT REMETTONS NOUS EN ROUTE.

VOILÀ LE GRAND CERF.

7

6

NOOoN!

JE T'AVAIS DIT DE NE PAS TE FIER AUX APPARENCES.

JE SUIS LE DÉMON BLANC.

Et toi ...

7

› http://romanearmand.wix.com/romanearmand
› romanearmand@yahoo.fr

Mythème

Romane Armand

Mythème est un roman graphique qui nous plonge dans la jungle nicaraguayenne de la fin des années 1980. Au rythme du soleil, se rencontrent une faune et une flore particulièrement sauvage, sensuelle et parfois hostile. Entre les colibris, les tapirs et les serpents, un couple s'abandonne à une ivresse sauvage et amoureuse. La faune qui s'y cache n'est pas toujours venimeuse mais les plus gros prédateurs sont les groupes de lutte armée financée par les États - Unis: les Contras.

Frank Pé et les rouquins

© Frank Pé

Frank Pé est un fauviste. Il en a la patte. Depuis *Broussaille*, il tend vers l'orange du soleil levant, et avec *Zoo* vers celui d'un pelage tigresque. C'est aussi une patte de velours qui transforme un ours en nounours et porte haut les couleurs écolos chères à son coeur. Pas étonnant donc que Spirou et sa tignasse finissent par sortir de sa palette. Et le résultat vient du coeur ! On y trouve pêle-mêle la ville de Bruxelles - qu'elle est belle ! - une ménagerie (notamment un orang-outan, roux évidemment!), les thèmes de la famille, de l'art, un soupçon de fantastique... Frank Pé y a mis toute son âme, tout son feu. Rencontre avec un artiste généreux.

64_page : Vous semblez sortir d'un marathon : votre Spirou. Quel est votre sentiment, comme ça, à chaud ?
Frank Pé : Épuisé, bouleversé, même. Je ne pensais pas être confronté à ce point à mes limites. Je m'explique : ce projet, reprendre un *Spirou et Fantasio* à ma manière, était en soi un défi. Et comme cela touchait aux lectures de jeunesse les plus chères à mon cœur, à savoir les albums de Franquin, je voulais mettre le paquet et être à la hauteur de ce rêve. Donc, une fois les phases de scénario (avec l'aide du génial Zidrou) et de recherches graphiques dépassées, je me suis embarqué dans la réalisation des planches, un véritable marathon, comme vous dites, puisque l'histoire fait 84 planches très bien tassées. Deux ans de boulot sans lever le nez, week-end compris ! Jusque-là, tout allait bien – j'ai tout de même fait pas mal de choses en même temps : du *Little Nemo*, des illus, des expos... Les planches tombaient, j'étais emporté par l'histoire, une vraie passion d'adolescent ! Je n'avais plus connu un tel plaisir (sur les pages) depuis les premiers *Broussaille*. Mais arrivé vers la planche 70, l'éditeur m'a demandé un projet de couverture, puis très vite un définitif : c'était un impératif commercial puisque la couverture allait permettre aux représentants de comptabiliser les commandes chez les libraires. Et là a commencé une période très tendue pour tout remettre à temps, y compris la vingtaine de tableaux qui ont un rôle magique dans l'histoire. C'est le fait que j'aie dû faire la couv' avant d'avoir fini de dessiner l'histoire qui était impossible pour moi. Un marathon très compliqué, certainement ! Mais une magnifique expérience. J'ai adoré incarner Spirou ! C'est une merveille que de pouvoir faire ça !
64_p : Que pensez-vous des reprises de héros comme le *Lucky Luke* de Bonhomme ou le *Corto Maltese* de Pellejero ?
F.P. :Je ne les ai pas encore lus. Ce sont de bons et beaux auteurs, je suppose donc, d'après ce que j'ai pu en voir, que le résultat est intéressant. Ma religion concernant les reprises est assez claire : d'abord, je crois fermement qu'une reprise doit être faite dans son propre style, et non dans celui du créateur. Sinon, on se trahit inévitablement soi-même. Si Franquin avait voulu faire du Jijé, on n'aurait pas connu Franquin ! Les reprises dans les pas du maître sont des affaires soit de dévotion, soit commerciales. Ensuite, je pense qu'il n'y a, en fait, aucun tabou. Les œuvres sont là pour nous inspirer, elles nous donnent de l'énergie, nous tirent vers le haut, nous font des leçons de générosité ! Si on regarde ce qui se passe en musique, personne ne reproche à Karajan d'avoir dirigé du Beethoven ! En BD, on n'en est pas encore là. Et pourquoi pas dix versions différentes du *Repaire de la murène* ? Ce serait tout de même intéressant, et excitant, stimulant !

La lumière de Bornéo – Frank Pé et Zidrou – ©Dupuis – 2016

64_p : Aimeriez-vous que dans trente ou cinquante ans quelqu'un reprenne *Broussaille* ?
F.P. : Je n'en sais rien. J'ai envie de dire que je risque un oui, en espérant qu'un petit gars ou une petite jeunette puisse se raccrocher à cet univers et le faire rebondir vers un autre, sans le trahir mais en le menant plus loin, ailleurs,

à sa manière, autrement, et surtout avec du talent, de l'humour, de la poésie, du souffle, de la vision ! Vous savez, dans ces choses-là, ce qui doit constituer le vrai lien, c'est l'amour. Avec Franquin, avec les animaux, j'ai un lien d'amour. C'est cela qui me donne le droit de redessiner quelque chose d'aussi sacré que la tête de Spirou. Quand on aime, on est mû par des forces qui nous dépassent, dans le bon sens évidemment. Et cela est très intéressant. Capital, essentiel… Ce positionnement est le plus noble que l'on puisse trouver sur un chemin artistique. C'est en ce sens que les grands maîtres sont si importants. Ils nous ouvrent à plus grand que soi et nous y invitent pour trouver notre propre sentier des merveilles. Ils nous aident à nous positionner intérieurement.

© Frank Pé

64_p : Aviez-vous déjà une idée précise de votre Spirou ?

F.P. : Franquin a été parmi mes premières lecture en BD. J'étais lecteur du *Spirou* de Delporte, des *Gaston Lagaffe* en édition à l'italienne. Et mes premières pulsions adolescentes ont été parfumées du pinceau sec du maître ! Tout cela dans la plus grande inconscience. C'est plus tard que c'est devenu important pour moi. Vers 20 ans, je savais que Franquin avait repris Spirou des mains de Jijé, et Jijé de celles de Rob-Vel. Je me suis dit alors, dans cette belle arrogance de la jeunesse : ben alors, pourquoi pas moi ? Il a fallu mes presque 60 ans pour passer à l'acte. Mais depuis mes 20 ans, j'ai changé de vie plusieurs fois ! Cette histoire-ci, précisément, j'ai commencé à y penser il y cinq ans à peu près. Deux ans sur l'histoire, un an pour trouver le bon scénariste et conclure le contrat avec l'éditeur, et deux ans pour la réaliser.

64_p : Bien avant Spirou, vous faisiez vivre un autre rouquin qui partage pas mal de points communs avec Spirou : les enquêtes, le rapport à l'environnement, l'amour des bêtes, la timidité avec les filles… Broussaille n'est pas plus reporter que groom mais finalement ces deux-là se ressemblent non ? Tintin n'est pas loin non plus !

F.P. : J'ai créé Broussaille vers mes 24 ans. Stylistiquement parlant, Broussaille était déjà ma réponse à Franquin. Á cette époque, plusieurs propositions émergeaient : les styles de Walthéry, Wasterlain, Dany, Gotlib, Derib… et pour ma génération principalement Hislaire et Geerts, Yann et Conrad… C'est dans ce creuset que je me suis forgé. Mon déclic a été de virer l'expressionnisme « nouille » de Franquin pour le remplacer par celui, tendu, des autrichiens Klimt et Schiele. Quant au côté héros un peu « vide » des Spirou et Tintin, je ne suis pas trop d'accord avec cette manière de les voir. Moi, je trouve que Spirou, et même Tintin, dans « les œuvres de santé », ont une vraie personnalité. Regardez la narine de Spirou ! Elle vibre ! Ce n'est que plus tard, quand ces personnages sont devenus des icônes célèbres que leurs auteurs les ont lissés. Alors, les psychologues en folie ont pu établir leurs théories sur le vide des héros. En tous cas, mon Spirou, je l'ai voulu plein ! On a retenu que Franquin n'en pouvait plus d'animer un personnage vide et fade. Mais il a dit ça quand il a arrêté. Il était fatigué et dépressif ! Je ne sens pas cela dans *Le Gorille a bonne mine* ou dans *Le Prisonnier du Bouddha*. Là, Spirou a de la niaque ! C'est une vraie personne ! Le problème, c'est que Spirou est, par définition, un personnage positif. Et quand leur auteur doute, déprime, se sent vieux et démodé, ou n'est plus reconnu, alors rien ne va plus ! Mais un personnage positif, en 2016, on en a vachement besoin ! Fini, la bof génération ou le cynisme de 68 ! Fini, le no future des punks ! On a un monde à remettre droit, et ça nous travaille drôlement dans l'inconscient collectif ! On a besoin d'un vrai Spirou, et avec une sacrée carrure !

© Frank Pé

© Frank Pé

64_p : Avec ou sans scénariste?
F.P. : Je suis presque toujours allé vers les scénaristes — soigneusement choisis en fonction d'un projet — pour leur dire : voilà, j'aimerais une histoire comme ceci, avec ceci comme ingrédients, et cela comme sens profond, etc. Ça t'intéresse ? Après, je leur demande d'apporter leur univers. Et le plaisir s'accomplit : celui d'une rencontre, d'un enrichissement, d'une reconnaissance. Quel bonheur ! Et je peux alors me consacrer entièrement à la narration et au dessin en laissant à un professionnel de talent la partie technique du scénario. C'est le même cas de figure avec les coloristes, d'ailleurs : Topaze sur *Broussaille* ou Cerise sur *Spirou* : un énorme travail de collaboration où chacun a sa place et exprime son talent.
64_p : Un autre *Broussaille* en vue ?
F.P. : Avec ce Spirou, j'avais un peu l'impression de faire un mélange de Broussaille et de Spirou. Ce qui, au fond, est normal et naturel. Au début je refusais cela. Et puis, je l'ai accepté. Je pense que c'est plus juste comme ça, sans trahir le projet. Je n'ai jamais vraiment abandonné Broussaille. Alors, allez savoir... Après le Spirou, j'ai un autre gros projet de reprise en BD. Un truc énorme ! Et puis il y a mon Zoo - l'Animalium - qui démarre et qui me prend pas mal de temps !
64_p : Un autre bestiaire du même tonneau que *Zoo* ?
F.P. : Il y aura toujours des animaux dans ce que je fais. C'est comme ça. Parce que le thème de la forme animale est mon canal privilégié et magique vers la création universelle. C'est mon histoire, mon parcours dans cette vie qui en a décidé ainsi. Mais j'en suis comblé : ce canal, comme plein d'autres, permet de toucher à l'infini, à la beauté pure, à l'émotion et au « divin ».
64_p : Votre expo au CBBD va-t-elle voyager ?
F.P. : Non. Ce n'était pas prévu et après le démontage, bon nombre d'œuvres retourneront chez les collectionneurs. C'est ce qui faisait tout l'intérêt de cette expo : d'avoir été rechercher tout ce matériel pour le réunir, juste le temps de l'expo.
64_p : Vos derniers coups de coeur en BD, roman, musique, cinéma?

F.P. : En vrac, je suis tombé en totale admiration pour un comix appelé *Scalped* de Guera et *Aaron* chez Vertigo. C'est du Shakespeare moderne, une pure merveille, violente mais très humaine. J'ai aussi aimé *Esmera* de Zep et Vince dans le rayon un peu chaud, je redécouvre Topi grâce aux éditions Mosquito, j'aime le talent d'Aurélie Neyret dans *Les carnets de Cerise*... En matière de cinéma je suis assez boulimique. Mes deux derniers chocs absolus ont été *La grande Bellezza* et *Still the water*. En musique, je citerais Mélanie de Biazio. J'ai redécouvert Jacques Bertin. J'aime Gérard Manset, Peter Gabriel, Sinatra...tant d'autres que j'écoute en dessinant.
64_p : Si Frank Pé n'avait pas été auteur de bandes dessinées, il aurait été...
F.P. : Gaston Lagaufre, projectionniste lumineux, bon à rien, bon à tout, raté du coche, cocheur de rate, soigneur d'animaux, créatif fournisseur de la Cour, sculpteur distrait, enchanteur pour handicapés, contemplatif forcené, chercheur sans boussole, bienheureux malheureux ou malheureux heureux... avec des si, allez savoir ! Et vous, ça va ?

© Frank Pé

BONUS :
De nombreux croquis originaux sur notre site
> www.64page.com/auteurs/textes/frankpe

© Frank Pé

© Herr Seele et Kamagurga

Moulé dans un éternel T-shirt blanc, coincé dans un jeans bleu lui dessinant les fesses qu'il a aussi volumineuses que provocantes, *Cowboy Henk* est le *Flash Gordon* flamand.

COWBOY AU CHAPEAU BOULE

Comme *Guy L'Éclair* d'Alex Raymond, il possède l'uniforme du héros, la carrure du footballeur américain, le regard pur, l'impitoyable mâchoire carrée et la mèche blonde sur le front. Mais une mèche en forme de banane, qu'il porte comme une bite mollement dressée. Il ressemblerait à une licorne si cette mèche ne ressemblait à un préservatif usagé, ou une sorte d'étron jaune citron qu'il arbore tel un étendard, histoire de signifier des récits cul par-dessus tête, littéralement. Car, à la différence de Guy-Gordon qui ne rêve qu'à sauver un monde idéal et illusoire de ses ennemis traditionnels, les Autres, Cowboy Henk dynamite l'idéal des héros américano-européens et lutte pour l'avènement d'un monde dérisoire, absurde, cruel, facétieux. Image-miroir déformée des superhéros étazuniens, Cowboy Henk a lui-même suscité un reflet en la personne de Donald Trump, qui lui ressemble comme un turlupin, faisant de la turlupinade un courant politique. Il faut le rappeler, les turlupins étaient les membres d'une secte qui soutenait qu'on ne doit avoir honte de rien de ce qui est naturel, et la *turlupinade* une farce théâtrale, devenue avec le temps la charge soucieuse de faire rire à tout prix, soit l'équivalent de nos vannes télévisées actuelles. Pour en revenir à Trump, alors que nos politiciens courent derrière le modèle américain, leurs hommes politiques se calquent sur nos héros de BD !

Cowboy Henk surgit dans une Flandre ébranlée de questions sur son « à venir ».

Né de l'imagination de Kamagurka et Herr Seele, *Cowboy Henk* apparaît en septembre 1981 dans le quotidien socialiste belge néerlandophone *De Morgen*, au moment où Wilfried Martens, issu du parti catholique flamand, négocie son cinquième gouvernement avec les libéraux du francophone Jean Gol. Ce qui deviendra sûrement une des coalitions les plus conservatrices — pis même, conformistes — de cette fin de XX^{e} siècle. Dans un journal d'opposition, les auteurs s'offrent la liberté de dézinguer le consensus mou qui préside à une société où rien ne bouge, sauf le vent, où rien ne grince sauf les girouettes des églises. Immédiatement, la série en noir et blanc qui se présente sous la forme de strips de cinq ou six cases provoque le lectorat socialiste traditionnel et bien-pensant du quotidien. Moins d'un an plus tard, la série trouve refuge dans l'hebdo *Humo* où elle vivra sous la forme de gags d'une page en couleurs jusqu'en 2011. Elle réapparaîtra en 2014, le temps d'une expo et de recevoir le *Prix patrimoine* à Angoulême.

Ce n'est sans doute pas un hasard si *Cowboy Henk* surgit au moment où le petit royaume conservateur et bourgeois de Belgique se vautre dans l'illusion des Trente Glorieuses, tandis que la première crise pétrolière de 1973 ébranle l'économie et, avec elle, les valeurs et certitudes d'un capitalisme en pleine fuite en avant vers l'ultralibéralisme. Pendant que les politiciens, les économistes et penseurs de tout poil — Henk exerce souvent le métier de coiffeur et, invariablement, rase les têtes de ses clients-victimes — continuent à chanter les mérites d'une société qui rase gratis mais fabrique des exclus à tous ses étages, Henk revient inlassablement aux essentiels de la vie : manger, boire, baiser, pisser, déféquer.

L'économie des moyens au service d'un imaginaire bouillonnant.

Avec son dessin simple et net, comme une ligne claire qui aurait fait de la gonflette, le dessin de Herr Seele est économe d'effets inutiles, mais d'une efficacité optimale. Le graphisme à la fois tendu et mou fait de lui une sorte de poupée gonflable, dont il accapare même la couleur rose (ce ne peut être un hasard si bien des gags utilisent cet objet qui se prend pour un sujet !). Toute la recherche graphique est au service du contenu, du gag en une page écrit par Kamagurka. Les couleurs primaires, bleu, rouge, jaune et vert sont en aplats, parce que le traitement graphique est issu des contraintes techniques de l'imprimerie des années 1980. Ce choix est tellement fort qu'il s'imposera malgré l'évolution des techniques et les limites matérielles continuellement repoussées.

Chaque couleur est comme un carré de mosaïque à l'intérieur de la case, chaque case comme carré de mosaïque à l'intérieur de la page, et chaque page comme un carré de récit qui s'empile aux précédents, indépendamment de ceux-ci, en dépit du bon sens et de toute logique ou continuité narrative. Les couleurs en aplats, la perspective souvent signifiée par une ligne de fuite coupée par une horizontale, créent une profondeur réduite à un demi-décor. Chaque case devient une mini-

© Herr Seele et Kamagurga

scène de théâtre dans laquelle Henk se déplace le plus souvent de plain-pied. Les gros plans recentrent le lecteur sur la gestuelle des acteurs. L'efficacité, toujours.
Afin de faire fonctionner un univers souvent sans parole, où le ressort humoristique est tellement absurde, souvent incongru, inattendu et bouscule tellement le lecteur que celui-ci pourrait décider, à l'insu de son plein gré, de ne pas voir les provocations, Herr Seele s'attarde sur des gros plans de mains, de doigts, de visages.

Dérider la BD, dézinguer l'art, pulvériser l'histoire.

Affublant Cowboy Henk d'une pipe pour le glisser dans le rôle du fameux personnage de l'Oncle Paul assénant ses vérités aux petits lecteurs de l'hebdomadaire *Robbedoes*, la version néerlandaise du *Spirou* des années 1950-1960, c'est à un travail systématique de décapage de la société flamande qui se replie sur ses valeurs traditionnelles que se livrent les auteurs. Ils s'insinuent partout et emportent les certitudes tant de la vie intime que du récit national. Dans *L'Histoire de la Belgique*, la vie des poilus belges enkystés pendant quatre ans derrière l'Yser n'a rien d'héroïque, et la relecture de la Grande Guerre montre des soldats coupés en deux tandis qu'un commerçant revend le matériel volé aux morts, ou qui surgit avec des masques à gaz à la première odeur de (gaz) moutarde… Tiens, on ne doit pas être bien loin de la réalité du front, surréelle : on se trucide tandis que les marchands cupides arment les deux camps pour que se poursuive la boucherie.
Kamagurka, le scénariste, a des racines familiales du côté de Nieuwpoort, là où en 1914 la Belgique n'a pas hésité à inonder d'immenses territoires avec l'eau de mer afin de bloquer l'avance de l'envahisseur, conservant ainsi symboliquement une terre qui n'aura jamais été conquise. Résister, par tous les moyens. Retrouver au XX^{e} siècle l'esprit frondeur de Tijl Uilenspiegel, la malice qui triomphe de la force afin d'enraciner la série dans la mémoire collective. Faire de chacun de ces gags une ode à la liberté de l'esprit en proposant des récits imprévisibles, dérangeants, provocants, astucieux, qui osent tout, même le ridicule. De son côté, Herr Seele vit à Oostende, à deux pas de la maison de James Ensor, l'anarchiste qui peint un monde insolent, radical, sarcastique, fait de fêtes et de tragédies, de masques. Ensor, amoureux du carnaval, moment où tout est permis, où les rapports sociaux sont démontés par l'absurde. Le surréalisme sans le dire et sans l'étiquette, déjà.

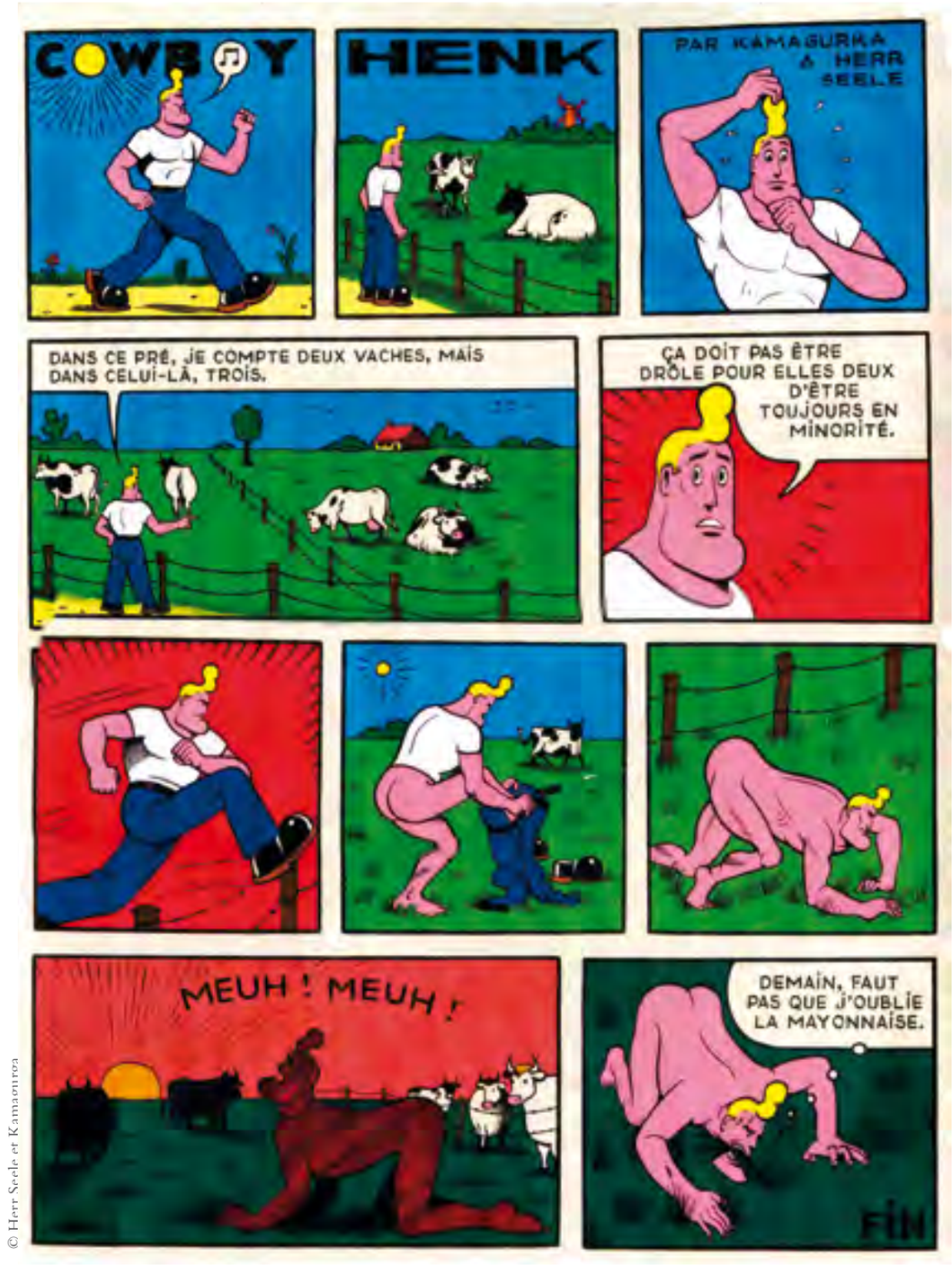
La ligne claire neutre de Hergé et l'absurdité torve de Magritte.

Herr Seele se revendique du surréalisme (mouvement artistique issu du dadaïsme, né au moment où les Belges inondent leur territoire, pratiquant ainsi une drôle de politique de la terre brûlée - on admire l'humour surréaliste d'une telle situation !), moins pour ce qu'il représente dans l'histoire de l'art que pour son actualité, ici, maintenant, dans la lutte jamais gagnée contre les idées et les valeurs reçues, les institutions et leurs reconnaissances officielles stérilisées et stérilisantes. Le surréalisme qui se moque du contrôle de la raison, qui se fiche de toute préoccupation esthétique ou morale. Cowboy Henk serait donc ainsi… une vache (un de leur recueil s'intitule justement *L'humour vache*), mais une vache qui se comporte comme un éléphant dans le magasin de porcelaine de la bienséance et des conventions (artistiques). Le mot « cowboy » serait-il à prendre au sens littéral ? En effet, il y a ce gag remarquable où, pris de compassion pour des vaches broutant dans un pré, Henk se déshabille et rumine l'herbe parmi les bovidés. En contre-jour, plus rien ne le distingue des bêtes à cornes avec lesquelles il meugle de concert. Le comble de la déraison est atteint lorsque le cowboy se promet d'amener de la mayonnaise le lendemain. Faire la vache, performance artistique ? On se souvient de Magritte, vexé de n'avoir pas

© Herr Seele et Kamagurga

encore été invité à exposer à Paris malgré le succès rencontré à Londres et New York, qui décide de faire une vacherie, réalisant dans la désinvolture (avec une queue de veau en guise de pinceau ?) une série d'oeuvres dégoulinantes aux couleurs criardes, inspirées de la caricature la plus vulgaire et des plus médiocres bandes dessinées. L'histoire de l'art retient ce moment sous l'étiquette de « période vache », soit l'intrusion de l'ironie provocante dans le milieu guindé de l'art. Se rendra-t-on enfin compte un jour que la BD peut être une pratique plus subversive et inventive que la pratique de l'art ?
Voilà pourquoi ces deux artistes n'ont jamais emprunté les voies royales du grand art, majeur, mais ont préféré la bande dessinée, art mineur mais qui jouit de l'avantage de ne pas être pris trop au sérieux. Optant pour le gag visuel en une page, ils pratiquent ainsi un surréalisme populaire, un surréalisme qui n'a que faire de l'élitisme intello, mais un surréalisme du terroir, de cette terre de Flandre ancrée dans la glaise, entre la terre et le ciel, à la fois grise et lumineuse, incapable de séparer les fulgurances de la pensée du matérialisme le plus concret. Ils proposent un cocktail étonnant, la ligne claire neutre d'Hergé mélangée à l'absurdité torve de Magritte, tout en jouant et rigolant, avec des couleurs acidulées. La bataille des éperons d'or, elle-même, est gaussée et détournée. L'historique victoire des bourgeois flamands contre l'élite de la chevalerie Française, le mythe fondateur de la nation flamande, devient ainsi une partie de polo dans la boue…

Albums en français :
Cowboy Henk *L'humour Vache* FRMK éditions
Cowboy Henk *L'art Actuel* FRMK éditions
Cowboy Henk *Histoire de la Belgique* FRMK éditions



© Herr Seele et Kamagurga

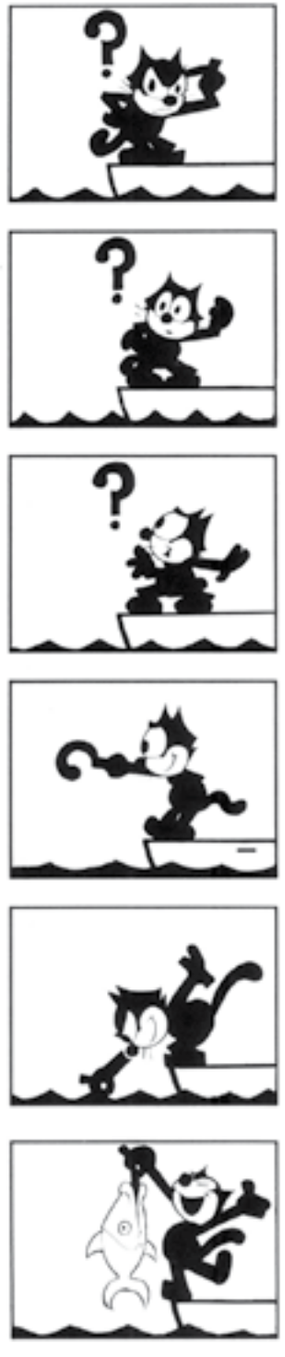
Avant la souris Mickey,

Felix the Cat…

Il y a bientôt un siècle, en 1919, Pat Sullivan qui avait d'abord tenté - et raté – bien des projets de vie, dont une carrière d'acteur et une autre de boxeur, produit *Feline Follies*, premier dessin animé inaugurant une centaine de films dont le personnage principal est Felix the Cat (*Félix le Chat*), qui auront immédiatement un retentissement à l'échelle planétaire.

Soucieux de gagner de l'argent au plus vite, quel que soit le moyen, Sullivan imagine un merchandising à l'échelle mondiale. Rien n'y échappe, au point qu'en 1923 Félix devient, parmi d'autres produits dérivés, un héros de bande dessinée, inversant l'ordre habituel des apparitions puisque c'est la première fois qu'un héros créé pour le cinéma passe dans la presse imprimée. En 1926, *Felix the Cat* est aussi le premier héros d'une invention radicalement neuve qui va bouleverser notre manière de vivre : la télévision. C'est en effet une poupée à l'effigie de Felix que RCA choisit pour effectuer les tests et réglages de la première caméra. À l'époque, la définition se faisait selon le standard de 60 lignes, ce que nous ne pouvons plus imaginer à l'âge numérique, les témoins racontant qu'on aurait cru Félix filmé au travers d'un store vénitien ! En 1930, le premier récepteur de télévision grand public est commercialisé, et Félix est choisi comme mascotte par NBC, c'est dire sa notoriété alors inégalée. Charles Lindbergh, au sommet de sa gloire, se fait photographier aux commandes de son appareil décoré avec une image de Félix. *Felix the Cat* n'est donc plus une création cinématographique ou une simple bande dessinée, mais un des premiers produits de consommation culturelle à échelle industrielle. Avec Mickey Mouse, inventé près de dix ans plus tard, en 1928, Walt Disney fera de même, et de ce point de vue, les trajets du chat et de la souris se suivront et se ressembleront, fruits juteux du business

Félix devient, parmi d'autres produits dérivés, un héros de bande dessinée.



auquel rien ne résiste. Cette recherche effrénée du profit sollicite pour autant la créativité et les inventions graphiques. La réflexion de Bela Balász vaut son pesant d'or : « Dans un monde qui n'est fait que de lignes, les seules choses impossibles sont celles qui ne peuvent être dessinées ». En l'occurrence, la fantaisie est reine. Ainsi, par exemple et parmi tant d'autres, lorsque Felix se pose la question de savoir comment il pourrait attraper un poisson, il s'empare du point d'interrogation qui devient canne à pêche, un objet. « Dans le monde dessiné de *Felix the Cat*, il n'y a pas de miracles, seulement des lignes qui fonctionnent selon la forme qu'elles prennent », dit le même auteur. Quant au contenu, si Felix est d'abord le solitaire qui a faim et froid, exclu, poète brimé, sur les traces de Charlot (un des plus grands succès commerciaux de l'époque), il en vient progressivement au sempiternel combat du chat et de la souris, chacun des protagonistes utilisant toutes les ressources de son imagination, des objets, de l'environnement, des situations pour piéger l'autre, le piège se retournant le plus souvent contre l'agresseur, ce qui en fait le ressort comique. Titi et Grosminet tout comme Tom et Jerry, entre autres, s'en souviendront. Formellement, chaque strip de *Felix the Cat* se développe en trois ou quatre images, immédiatement lisibles, ce qui requiert l'efficacité optimale de chacun des éléments narratifs. C'est dire la justesse des expressions, d'un visage, d'une grimace, la mise en scène, le découpage, le travail des plans, le cadrage, la succession des mouvements, les décors, etc. La bande dessinée emprunte son vocabulaire au cinéma d'animation, la question étant : comment faire pour que dans la tête du lecteur, la suite de cases, fixes, imprimées

Comment faire pour que dans la tête du lecteur, la suite de cases, fixes, imprimées sur papier, puisse rivaliser avec le déroulement d'un film ?

sur papier, puisse rivaliser avec le déroulement d'un film sur l'écran ? Pour y arriver, les Studios Sullivan mettent progressivement au point une grammaire qui repose sur les signes indiciels, la traduction graphique du mouvement, et sur un découpage mettant l'intercase en valeur. Le procédé consiste à prévoir et conditionner les réactions du lecteur.

Les questions d'éthique sont évidemment au cœur de ce processus.

Là encore, la soif de profit de Pat Sullivan innove puisque susciter le réflexe est devenu au fil du temps le terrain privilégié des services de marketing et de communication dans le monde entier. Les questions d'éthique sont évidemment au coeur de ce processus puisque tout l'art est de deviner le désir du consommateur et lui servir ce dont il a envie. Les techniques publicitaires actuelles ne font pas autre chose, ne répondant nullement aux besoins mais aux désirs, reconnus ou dissimulés, ce que chacun sait s'il veut prendre la peine de s'informer. Comme toute création industrielle, une voiture automobile par exemple (mais on peut étendre la réflexion aux cathédrales du Moyen Âge, voire aux pyramides égyptiennes ou à Stonehenge), *Felix the Cat* ne peut se prévaloir d'un créateur unique. Si, contrats obligent, la paternité légale et les retombées financières et la notoriété reviennent exclusivement à Pat Sullivan, la bande dessinée est entièrement réalisée par ses Studios, de manière anonyme, par des employés qu'il rétribue à la semaine, sans la moindre sécurité d'emploi. Pendant que le boss gère les contrats et sa consommation d'alcool, fait des ronds de fumée avec son cigare, flirte avec les plus jolies femmes, des petites fourmis travaillent, à la tête desquelles Otto Messmer. Personnage volontairement effacé et génie méconnu qui n'a jamais pu ou su monnayer son talent, sa vie n'étant qu'une longue exploitation par Sullivan qui tirait les marrons du feu. C'est Messmer qui aurait inventé Felix et les ingrédients de son succès, à commencer par sa construction tout en cercles plus ou moins aplatis ou allongés, ouvrant ainsi la voie au visage et aux oreilles de Mickey Mouse fabriqués de trois ronds seulement. Cette simplicité de construction se trouve aussi dans la gestion simplifiées des signes, exclusivement en noir et blanc, autre manière d'obtenir une lisibilité optimale. L'imagination débridée de Otto Messmer permet à Félix d'oser toutes les métamorphoses de son corps, dont chaque organe a le pouvoir de se comporter comme un outil tombant à pic pour résoudre l'une ou l'autre difficulté. On a évoqué un point d'interrogation qui devient canne à pêche — que dire alors de Félix qui chute d'un minaret, et qui s'écrase en un ensemble désordonné de petites taches écrasées sur le sol, qui se remettent ensemble afin de reconstituer le Félix original ? L'imagination active les signes, dans un grand processus de métamorphoses continuelles. Otto Messmer comprend aussi que le succès de son personnage dépend de sa capacité d'identification, d'être parodié par les gamins dans les cours de récréation. Aussi, invente-t-il la fameuse démarche « à la Félix », mains croisées derrière le dos, dos voûté, tête penchée vers l'avant, regard concentré ou fâché, bille en tête. Le félin se comporte en homme. Un personnage que ce Messmer : il doit sa vocation d'animateur de cinéma et d'auteur de bande dessinée à Winsor McCay qu'il avait vu en spectacle à Broadway le soir de Noël 1914. Mais ceci est une autre histoire…

Le succès de *Felix the Cat* suscite d'autres vocations au cinéma ou à la télévision : *Titi et Gros Minet* et *Tom et Jerry* par exemple, de classiques histoires où les petites souris l'emportent sur de gros bêtas de matous. Soit la réécriture de l'éternel scénario de David et Goliath, ou encore le désir très humain — et des petits enfants vis-à-vis des adultes — de voir l'astuce triompher de la force. Ces séries reprennent à *Felix* le goût des métamorphoses des corps et des objets. Ces nouveaux venus se réapproprient la cruauté naturelle de la survie animale, propulsés en cela par le médium qui permet de nier les certitudes et les lois de la physique, en combinant la vitesse et l'animation, l'entropie, la mort, au point que l'on devrait moins parler du cinéma d'animation que de cinéma de réanimation ! Dans les jeux vidéo, à la différence de la vraie vie, la mort n'est jamais définitive… Tout aussi remarquable, chez nous en Europe (mais bien plus tard, en 1983), *Téléchat* est une émission de télévision belge qui marque le paysage médiatique de son temps. Roland Topor et Henri Xhonneux y mettent en scène un chat impertinent face à une autruche guindée. C'est à qui en met plein la vue à l'autre, dans un humour au second degré (voire au troisième), proche de l'esprit du *Muppet-Show*. Le chat de *Téléchat* s'appelle d'ailleurs Groucha (sans « t »), hommage non déguisé à Groucho Marx ! Son jeu favori consiste à abreuver le public de nouvelles et de commentaires les plus farfelus, au milieu d'un bric-à-brac d'objets dont le sens est indéfinissable. Les marionnettes se livrent aussi, sous le couvert, au combat des mâles et des femelles, l'autruche n'étant pas toujours ici un gros oiseau pour le chat. Ils n'ont de cesse de parodier le journal télévisé des adultes, à déloger de leurs piédestaux que personne ne remet en question la télévision, la publicité, le copinage politique, les fils et filles de, la course à l'audimat, etc. Une vraie impertinence, difficilement imaginable de nos jours. Peu de mouvements de caméra, de changements de plans, le monde entier s'imagine à travers les racontars de ces hommes et femmes-troncs, cadrés, tels qu'on les voit à travers la lucarne du petit écran. Les gosses qui s'interrogent devant *Téléchat* sont les mêmes qui versent une larme pour les *Aristochats*, un produit Disney calibré pour générer un maximum de recettes, pour se faire porteur de valeurs politiquement correctes donc bien-pensantes, nobles et exemplaires, loin de la vie réelle dans laquelle les gentils ne finissent que rarement à triompher des méchants. Quoi qu'il en soit, Walt Disney contribue à crédibiliser le dessin animé auprès du grand public et, par le biais de la vidéo, il s'installe dans nos salons. Dans ce cadre, il faut accorder une mention spéciale à *Itchy* et *Scratchy* (on apprécie le choix des mots), le chat et la souris locataires de la série *Les Simpson*. La violence y est encore montée d'un cran : il ne s'agit plus seulement de se

défendre dans un monde où les valeurs traditionnelles n'ont plus cours, mais où toutes les relations sont à réinventer à partir de la lutte pour la vie, la survie. La « Nature », instinctive, brimée par une « civilisation » déboussolée, revient à ses origines, sauvages. Voilà qui expliquerait le retour des chats depuis un siècle, depuis que sous des airs charmeurs et libéraux, l'image du prédateur sans morale ni scrupules, tel le prédateur financier, réinvestit exemplairement notre imaginaire collectif.

On devrait moins parler du cinéma d'animation que de cinéma de réanimation !

DEMANDEZ LE SUPPLEMENT !

Les zombies sont à la mode. Mais pour qu'ils marchent, il faut faire comme Frankenstein : y mettre du sien !

« Et toi, qu'est-ce que tu as lu de neuf ces derniers temps ?
— Lucky Luke et Mickey. »

Pour le neuf on repassera. Et pourtant, si si, le dépôt légal le prouve, ce sont bien des nouveautés on ne peut plus neuves. Évidemment, ce ne sont plus les signatures de Morris et Carl Barks puisqu'il s'agit de reprises. Enfin, le terme consacré est « hommage », c'est plus classe. C'est très en vogue en ce moment. Vous prenez un vieux héros encore auréolé de gloire, qui sent bon le souvenir, vous choisissez des auteurs « tendance » et crac, ça y est, vous avez sinon ressuscité, au moins dépoussiéré une star de la BD. Alors oui, des fois, ça marche pas. Ne dégoisons pas sur les nombreux ratages publiés par des éditeurs en mal de fins de mois. Mais...

Les *Mickey* de Cosey et de Trondheim et Keramidas, ça marche. Ça m'a donné envie de relire tous les *Mickey*. Le *Lucky Luke* de Matthieu Bonhomme, ça marche pas, ça galope. Ça m'a aussi donné envie de relire toute la série. C'est vous dire si j'ai de quoi occuper mes prochaines vacances. Le *Corto Maltese* de Pellejero m'avait fait le même effet. Dieu sait que les reprises des grands héros me font redouter le pire, et pourtant ! C'est comme la peinture à numéros : on a les *Tournesols* de Van Gogh sous les yeux, mais bon... c'est pas pareil, hein ? J'entendais les critiques : « C'est Esteban en cowboy ! » Mais non, c'est vraiment Lucky Luke. Ce n'est pas celui qu'on connaît, mais c'est lui quand même.

En ce moment, je suis dans *Hägar Dünor* (*Hagar The Horrible*). Ok c'est pas une reprise, c'est une réédition. Encore la fibre nostalgique ! Petite fille, je le découvrais dans le *Journal de Mickey* à la plage pendant les vacances d'été. Aahh ! *L'Histoire selon Dingo*, *Fantomiald*, *Dicentim*, *Placid et Muzo*, *Mandrake le Magicien* et *Hägar*, je les dévorais tous. Je les ai récupérés avant qu'ils ne finissent à la poubelle, mes *Mickey Parade*, *Super Picsou Géant* et autres *Pif Gadget*. Encore crissants de sable et de miettes de biscuit : le terreau du souvenir. Mais je m'égare, Hägar.
Donc, la nouvelle édition de mon hirsute viking préféré. Superbe. Dans la préface — il faut lire les préfaces ! — on découvre son auteur, Dik Brown, posant sur une photo à côté de son héros : la ressemblance est frappante. Alors non, je ne pense pas que Greg ressemblait à Achille Talon ni Rosinski à Thorgal mais je réalise que si ces grands personnages ont si bien réussi, c'est grâce à ce supplément d'âme que leurs auteurs ont su leur insuffler. Cette personnification. Ils y ont mis une part d'eux-mêmes, une part de vérité. Pinocchio n'est qu'un pantin mais à force de sentiments et de don de soi, Geppetto l'a fait vivre pour de bon : les grand héros de BD sont ainsi.

©Dik Brown/UrbanComics

Le supplément d'âme. C'est ça que Matthieu Bonhomme a offert à son *Lucky Luke*. Il ne s'est pas gommé pour se mettre dans la peau de Morris - pari perdu d'avance. Le bonhomme s'est investi corps et âme, il s'est approprié Lucky Luke en cuisinant le cowboy solitaire à sa sauce. Sa sauce graphique mais aussi intellectuelle avec ses inspirations cinématographiques et son humour bien à lui, tout en respectant le *character* de Morris. Donc chapeau bas, *hombre* !

Seul *Tintin* résiste encore et toujours à l'envahisseur. Difficile de succéder à Dieu. Quoique... pourquoi pas Émile Bravo ? Mince ! Ce que la nostalgie peut nous faire faire. Me voilà en train de déterrer le petit reporter, lui donner un second souffle pour m'offrir une nouvelle jeunesse. Faire du jeune avec du vieux, comme on dit si élégamment.
Avec tout ça, je suis bien curieuse de découvrir le *Spirou* de Frank Pé. Il ressemblera à Broussaille un peu, à Spirou beaucoup, à Frank Pé sûrement !

©Dik Brown/UrbanComics

Rien à cirer…

En son temps, le directeur d'une des grandes écoles de Bruxelles proposant une option "Bande dessinée" affirmait qu'un enseignant de plus de 40 ans devient automatiquement obsolète.

Á la même époque pas si lointaine, ce libraire bien connu ne disposait que du seul argument « C'est nouveau » pour pousser à l'achat. Et dans le petit milieu de la BD actuelle, il est de bon ton d'affirmer qu'un auteur né avant 1975 n'a plus le moindre intérêt. Ainsi, le politiquement correct de la BD contemporaine calque ses lois sur celles du star-business, pour qui Madonna née en 1958 est désormais un débris, Paris Hilton née en 1981 en voie de fossilisation, Lady Gaga née en 1986 sur le chemin du has-been, ne reste que Cirus Miley née en 1992, en attendant celles et ceux qui déjà frappent à la porte. D'un autre côté, les chiffres des rééditions BD racontent l'inverse. Jamais on a vendu autant de « vieilleries », parfois remises au goût du jour et augmentées de bonus divers, mais vieilleries quand même. Il faut immédiatement nuancer, car sous la même étiquette ces rééditions plus ou moins authentiques s'augmentent de nouvelles productions réalisées par de nouveaux auteurs, scénaristes, dessinateurs, qui ne gardent que l'esprit de ce que l'on pourrait appeler « la marque ». Un même nom peut donc désigner deux produits, le plus récent bénéficiant de la notoriété de l'ancien. Malin. Les enseignants soucieux d'aider les débutants (comme le fait 64_page, bien entendu) savent ce que

Un jeune auteur a besoin de mûrir. Comme une tomate. Il lui faut du temps. Ce qui prend du temps.

veulent ignorer les financiers qui ne pensent qu'à la rentabilité à court terme : un jeune auteur a besoin de mûrir. Comme une tomate. Il lui faut du temps. Ce qui prend du temps. Ce temps à laquelle la pensée contemporaine est devenue allergique. On veut tout, tout de suite. C'est oublier que les grands noms du passé, ces vieux croûtons que l'on dit volontiers décrépits, ont pris le temps de travailler sur la longueur. On en arriverait presque à croire que la qualité première d'un jeune auteur serait la ténacité, l'obstination, la capacité à traverser sans trop de casse – et de désespoir - des années de galère. Nous vivons dans un monde engagé à la course à la mémoire, meilleur argument de vente de nos Mac et autres PC, mais qui nie sa mémoire culturelle. Aurions-nous l'arrogance de ne vouloir rien apprendre de nos aînés, voire des siècles qui nous précèdent ? Les jeunes générations n'ont-elles plus rien à apprendre de celles qui précèdent ? N'en déplaise aux tenants du jeunisme, le monde d'aujourd'hui s'éclaire pour-

Notre pratique doit-elle se baser sur une table rase ? Avons-nous vocation d'orphelins culturels ?

tant aux écrits de Jean de la Fontaine ou de Shakespeare, tandis la philosophie grecque antique est toujours d'actualité car, après tout, le cerveau et les rapports humains ont peu évolué depuis le temps des pyramides il y a plusieurs milliers d'années ! Le Savoir et la Culture sont-ils des freins à l'épanouissement des jeunes auteurs ? Pourquoi ce culte de la nouveauté et de la jeunesse ? Notre pratique

doit-elle se baser sur une table rase ? Avons-nous vocation d'orphelins culturels ? Gloire aux ignares ? C'est oublier un peu vite que si l'être humain est ce qu'il est, c'est qu'à la différence des autres animaux le petit d'homme n'est pas obligé de tout recommencer chaque fois à zéro. Il ne doit pas réinventer le feu, la roue, l'électricité, l'énergie nucléaire… Certes, si la Culture emprisonne et asphyxie, nous n'en avons rien à cirer. Si au contraire elle oxygène, pose des questions aux pratiques contemporaines, éclaire d'un jour décalé, et ouvre des portes inattendues, alors elle devient un plaisir pour mieux vivre aujourd'hui, à tout âge. Bien comprise la Culture s'entretient, vit, se rénove, bouillonne, et ne s'enferme jamais dans un passé normatif. En art (en BD), le passé reste un présent qui augure l'avenir.

Bien comprise la Culture s'entretient, vit, se rénove, bouillonne, et ne s'enferme jamais dans un passé normatif.

Le geste créateur, écrire et dessiner

© Frantz Kafka

Paul Klee l'affirmait : « Écrire et dessiner sont semblables en leur fond ». C'est sans doute pour cette raison que nombre d'écrivains sont devenus souvent mieux que des artistes du dimanche.

Leurs dessins ou peintures peuvent aussi bien se présenter comme des œuvres d'art à part entière, conçues comme telles par leurs auteurs, que rester à l'état d'archives dans leur support originel (manuscrits, carnets de notes, lettres, etc.). Presque toujours, le dessin est une autre dimension de la création littéraire.
Philippe Paquet, biographe de Simon Leys, nous apprend que dans sa jeunesse le futur auteur des *Habits neufs du président Mao*

La calligraphie chinoise entre écriture et peinture.

« était essentiellement un visuel. S'il fit une carrière d'écrivain, et non de peintre, c'est presque contre sa nature profonde, même si son goût pour la littérature et la qualité de sa plume le prédisposaient à écrire, traduire et commenter. La peinture est, de tous les arts, celui qu'il n'a cessé de préférer avec un intérêt marqué pour la calligraphie chinoise, cette discipline qui opère admirablement la jonction entre écriture et peinture ». Adolescent, il s'était essayé à la sculpture (des petites statues d'argile façon Daumier) et à la bande dessinée (*Le Baron de Bourseplate* et les net-

©Pierre Ryckmans alias Simon Leys – Archives du Bulletin de la Ligue des familles

tement moins rudimentaires *Aventures de Sosthène* avaient paru en 1951-52 à Bruxelles dans le bulletin bimensuel de la Ligue des familles). Si en 1955, il n'avait pas eu l'occasion de visiter la Chine et du coup trouver sa vocation de sinologue, il aurait pu faire une belle carrière de caricaturiste et d'illustrateur comme en témoignent les images qu'il a produites en 1998 pour l'album de sa fille Jeanne, *Les Deux acrobates*.

Une exposition itinérante, *L'Un pour l'autre – les écrivains dessinent*, qu'on a pu voir au Musée d'Ixelles de novembre 2008 à janvier 2009 (le catalogue est toujours disponible aux éditions Buchet Chastel), distinguait une centaine de littérateurs qui, depuis le 19e siècle, ont beaucoup sacrifié au démon du dessin. Certes les « chats » de Malraux et les « petits poussins » de Nathalie Sarraute sont d'un médiocre intérêt. Mais le talent

Toutes sortes de mixtures bizarres.

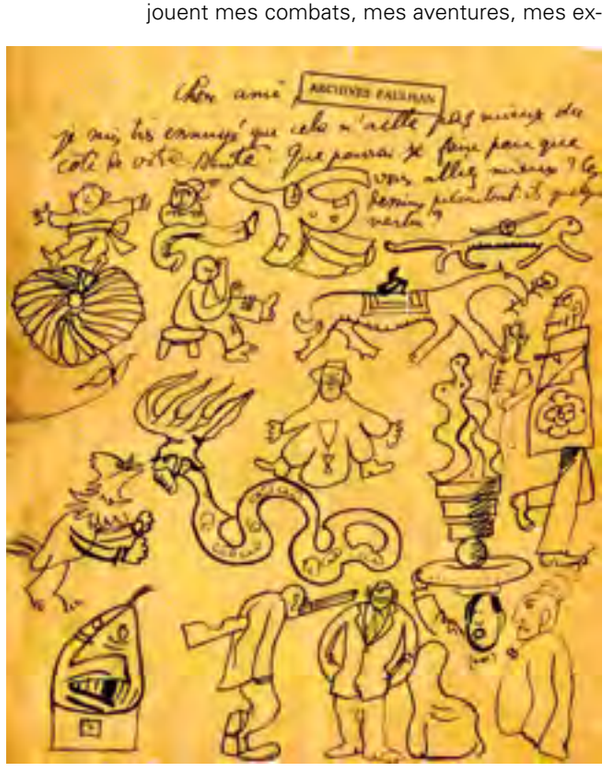
réel, fort diversifié, est partout de George Sand à Franz Kafka, de Prosper Mérimée à Paul Valéry, de Guillaume Apollinaire à Henri Michaux, des surréalistes André Breton et Robert Desnos aux champions de la Beat Generation : Burroughs, Ginsberg et Kerouac. On connaissait les collages de Prévert et les logogrammes de Dotremont, peut-être les gouaches et aquarelles de Queneau, mais qui savait que Paul Morand avait été jusqu'à réaliser un projet de publicité pour les cigarettes Gitane ?
Le plus extraordinaire est à l'évidence… Victor Hugo, qui annonce tout l'art moderne à lui tout seul ! Bien sûr, à son époque, il doit se sentir terriblement seul, cacher ses œuvres pour éviter les moqueries, les remarques déplaisantes. Il commence tôt : par des caricatures acérées, spirituelles, sur les supports que lui offre le hasard. Ensuite, il y a les souvenirs de voyages en Belgique, Bretagne ou Normandie, exercices quotidiens confiés à des petits carnets. Et puis, le lavis, qui entraîne les perspectives voilées, les jeux de reflets. Le style s'affirme à mesure qu'il maîtrise mieux la technique. Il devient vite un plasticien expérimentateur de haut vol qui fait des assemblages d'objets trouvés, de la peinture gestuelle, du non-figuratif, du tachisme, etc. Dans une lettre à Baudelaire, il parle de « toutes sortes de mixtures bizarres qui arrivent à rendre à peu près ce que j'ai dans l'œil et dans l'esprit. » Il utilise des plumes ébréchées parce qu'elles font éclabousser l'encre, des bouts de cigare, du café même. Une empreinte de dentelle et un rond de cire rouge et voilà un paysage imaginaire, une composition insolite, fascinante. Le Victor Hugo artiste (3 500 œuvres graphiques répertoriées) est sans conteste plus génial que le Victor Hugo romancier, poète et auteur de pièces de théâtre.

Au siècle suivant, Friedrich Dürrenmatt, auteur de romans marquants – *La Panne, Le Soupçon* – et de pièces de théâtre jouées dans le monde entier – *La Visite de la vieille dame*, *Le Mariage de Monsieur Mississippi*), dessine et peint durant toute sa vie. Longtemps, il refuse de divulguer son œuvre

Je ne pense pas comme un enfant.

plastique au grand public à l'exception de caricatures et de couvertures de livres. « Par rapport à mes œuvres littéraires, mes dessins ne sont pas un travail annexe mais des champs de bataille, faits de traits et de couleurs où se jouent mes combats, mes aventures, mes expériences, mes défaites d'écrivain ». La plupart du temps, il réinterprète des thèmes mythologiques comme le Labyrinthe et le Minotaure, la Tour de Babel ou la Crucifixion. « Techniquement, je peins comme un enfant mais je ne pense pas comme un enfant ». Il ne cherche pas à faire de « belles images », il se méfie de ce qui est trop raffiné, trop esthétique. L'écrivain en lui ne diffère au fond guère de l'artiste : « Ce ne sont pas mes pensées qui forcent mes images, ce sont mes images qui forcent mes pensées ».

Nombre d'écrivains se sont d'abord fait connaître par la pratique artistique. Ainsi, Günther Grass, que ses formidables romans baroques (*Le Tambour*, *Le Turbot*, etc.) ont rendu célèbre dans le monde entier. Ainsi, Alfred Kubin, virtuose de la gravure, qui participe à l'aventure du Blaue Reiter lancée par Kandinsky : Klee expose ses dessins où il explore l'univers onirique de l'incertain, du tremblant, de la pénombre et de la pulsion de mort, peuplé par des créatures fantastiques, hybrides. Son premier roman, *L'Autre côté*, suscite l'admiration d'Herman Hesse et Stefan Zweig : à travers cette chronique d'une ville étrange dont tous les habitants sont frappés de dégénérescences diverses,



© Jacques Audiberti, Petits dessins, 1934

© Gunher Grass – Le Turbot

il montre, comme dans son œuvre graphique et picturale, un enfer qui envahit toute la vie (à l'évidence, Goya est un des maîtres de Kubin).

Des hommes transformés en chiens.

Autre incontournable, en l'occurrence, le Polonais Bruno Schulz. Lorsqu'il publie ses deux recueils de nouvelles cultes, *Les boutiques de cannelle* et *Le sanatorium* au croque-mort, on voit que le dessin et l'écriture se répondent, il s'agit du même combat contre le Mal qui ronge : ici des hommes grotesques sont soumis à des femmes dominatrices méprisantes, là des viragos bourgeoises règnent sur leur famille quelque peu tarée, il y a des animaux empaillés qui poussent des cris, des hommes qui se métamorphosent en chiens ou l'inverse… Le succès de ses écrits ne manque pas de plonger l'artiste dans le doute, l'insatisfaction : « Le dessin impose des limites plus étroites, c'est pourquoi je pense que je me suis mieux exprimé dans ma prose ». Son ami Witold Gombrowiz, célèbre depuis son *Ferdydurke*, se garde bien de contredire cet excès de modestie, lui qui s'est toujours défié (non sans humour, d'ailleurs) de l'art et des artistes. Il n'est pas indifférent de noter que le peintre Stanislas Witkiewicz, lui aussi écrivain (*L'Inassouvissement* l'a placé au niveau de James Joyce) et dramaturge fameux (*Le Fou et la nonne*) forma un trio d'avant-garde avec Schulz et Gombrowicz et que leur cadet Tadeusz Kantor, artiste multimédia de réputation mondiale, s'est inspiré des œuvres de Schulz et Gombrowicz pour son spectacle *La Classe morte*, une date capitale dans l'histoire du théâtre contemporain.

©Bruno Schulz, illustration pour Les Boutiques de cannelle, 1933.

© Witkiewicz, ortrait de Bronislaw Malinowski, 1911

L'éveil internationaliste de *Vaillant*

En 1945, le journal pour la jeunesse *Vaillant* s'installe dans les kiosques et adopte au fil des ans une réelle spécificité dans le monde des illustrés. Face à des concurrents qui seraient coupables de la perversion des jeunes, le journal use de clichés et de vieilles ficelles avant de prendre conscience de son rôle éducatif. Le constat est particulièrement vrai concernant son regard sur le monde.

Quand la nouvelle version du *Jeune Patriote*, journal issu de la résistance communiste, se transforme à la Libération en *Vaillant*, « le journal des jeunes le plus captivant », le contenu traduit bien l'orientation particulière du journal : sur chaque page s'étale l'image d'une France héroïque et glorieuse, fière d'avoir participé à la libération de son territoire et pressée de relancer son système démocratique. Les valeurs de la France héritées de la Révolution sont mises en avant : la liberté, la combativité, mais aussi cette faculté de se reconstruire sans l'apport des puissances étrangères.

Sous la plume de quatre jeunes rédacteurs-scénaristes à tout faire (René Moreu, Roger Lécureux, Jean Ollivier et Pierre Olivier), *Vaillant* entend participer aux débats houleux qui agitent le pays en 1945, muant leurs articles et leurs scénarios en pamphlets. Un article sur Hoche leur permet ainsi d'appeler à la constitution d'une armée nationale, comme le réclame le PCF dès la fin de la guerre[1]. De même, des articles sur des sujets aussi anodins que la pratique du sport permettent de rappeler que le sport est « un instrument indiscutable pour la propagande en faveur de notre pays dans le monde.[2] »

Comme Le journal de Tintin, Vaillant a aussi 70 ans.

Pourtant, l'intérêt de *Vaillant* pour le monde s'avère pour le moins limité. Le journal semble avoir digéré tous les préjugés courant à l'époque sur les autres cultures et les ressert allègrement au fil des numéros. La description d'écoles étrangères, de nouvelles insolites ou de supposées coutumes lointaines est l'occasion pour les rédacteurs d'enquiller bon nombre de poncifs moqueurs. La Guerre froide ne s'étant pas encore instillée dans les esprits en 1945, l'image des États-Unis demeure celle de ce pays du western et du gigantisme industriel, aux héros appréciés, comme Buffalo Bill. Les Allemands, eux, sont évidemment les êtres les plus détestés au sortir de la guerre. La haine n'est pas simplement un vernis, elle est méthodiquement entretenue : l'Allemand est une brute sanguinaire qui se complait à martyriser le Français, à le priver de sa liberté à chaque moment de l'Histoire.

Tous les magazines pour jeunes ne sont pas catholiques.

Et plus la culture est éloignée de la leur, plus les rédacteurs font preuve de maladresse. Leur ethnocentrisme atteint son point culminant quand *Vaillant* se lance dans la description de contrées lointaines, comme les colonies françaises. Le paternalisme développé dans les articles et les bandes dessinées rappelle alors celui d'Hergé en 1930 dans *Tintin au Congo*. Pis, le traitement graphique des personnages et la description de leurs mœurs renvoient aux pires caricatures collaborationnistes. Car les « nègres » (ils seront appelés comme cela jusqu'en 1947) ne sont que de grands enfants affublés de simples pagnes en guise de vêtements, couvrant parfois leur visage exagérément lippu d'un turban exotique, comme le « nègre Bamboula », dont la mise en situation dans un article permet d'expliquer la force d'inertie[3], ou les Noirs illustrant « quelques jeux coloniaux[4] ». En août 1946, un personnage récurrent vient animer une rubrique de découverte du monde : l'Oncle Tom. Choix de nouveau maladroit, car l'Oncle Tom, issu du roman abolitionniste d'Harriet Beecher-Stowe ne représente plus dans l'après-guerre qu'un Noir soumis, acceptant la compassion condescendante des Blancs et admettant son infériorité malgré sa manumission.

Au-delà de leur aspect physique, les Africains se distinguent dans le journal par leur côté enfantin et leur obstination à vainement imiter les Blancs, leurs modèles. Diamoko, le « chasseur de la jungle » venu d'Europe, profite de son périple pour inculquer quelques rudiments de bonne tenue à une tribu de « nègres encore à demi sauvages[5] ». Les Chaouias, ces Berbères d'Algérie, jouissent du même traitement dans l'hebdomadaire, y compris dans leur respect du Français pour son apport colonial[6].

Le summum est atteint dans une bande dessinée de Mat, un auteur recruté à la va-vite par un journal en manque de dessinateurs à la fin de la guerre. Ce dernier s'est fait remarquer pendant l'Occupation dans *Le Téméraire*, seul illustré pour la jeunesse autorisé alors, au contenu ouvertement collaborationniste. Dans *Biquet et son chien Plouf*, Mat décrit un jeune garçon désireux de se rendre dans l'espace avec son chien. Mais sa fusée de fortune atterrit en Afrique, au milieu d'une peuplade qui n'a rien à envier aux extrater-restres imaginés par Biquet : des couards casqués de boîtes de conserve défendent un roi de pacotille vêtu d'un plastron et d'une ceinture de feuilles. Parlant « petit nègre », ils se montrent trop stupides pour comprendre les maximes de la République, dont ils parsèment leurs discours. Et pour faire frémir les jeunes lecteurs, on joue la carte de l'anthropophagie ; les Africains finissent par capturer leur chef pour le faire rôtir, sous les yeux effarés du héros[7].

(1) Michel DEBONNE et Eugène GIRE, « Hoche », *Vaillant*, n° 32, 15 juin 1945, p. 3. Cf. document 1.
(2) « L'autre aspect du sport », *Vaillant*, n° 34, 13 juillet 1945, p. 7.
(3) Robert GUITON, « La physique amusante », *Vaillant*, n° 35, 27 juillet 1945, p. 3. Le dessin de Bamboula est d'Eugène Gire.
(4) « Quelques jeux coloniaux », *Vaillant*, n° 40, 5 octobre 1945, p. 7.
(5) « Diamoko, chasseur de la jungle », *Vaillant*, n° 54, 18 avril 1946, p. 1 et 3.
(6) « En Algérie, une Peuplade étrange : les Chaouias », *Vaillant*, n° 40, 5 octobre 1945, p. 3.
(7) Cf. document 2.

Bonus :
L'éveil international de *Vaillant* se poursuit sur www.64page.com/auteurs/textes/vaillant
Les documents cités dans les notes sont sur le site.

Condorito, le rire à vol d'oiseau !

En 1997, en Bolivie, Jacques Chirac, alors président de la France, fut élevé au rang de « grand condor ». Cela fit beaucoup rire nos amis français, vous devinerez aisément pourquoi… Cependant, dans les pays andins, le condor, cet oiseau au plumage noir et au col blanc qui plane tel un roi sur la Cordillère des Andes, loin de faire rire, est plutôt un symbole de force et de sagacité.

Mais revenons donc à nos condors : la légende raconte que c'est pour riposter à Walt Disney qui, dans un de ses films, présentait le Chili comme un petit avion qui avait grand peine à traverser la Cordillère que **Pepo** (René Ríos Boettiger) eut l'idée de reprendre le condor du blason chilien pour créer un personnage vraiment représentatif du Chili. Il en fait tout d'abord un vilain oiseau anthropoforme aux vieux vêtements rafistolés, des tongs en caoutchouc et un chapeau de paille. Un plouc haut en verbe qui pratique, comme beaucoup de Chiliens, l'autodérision !

Mais très vite, **en condor de son temps**, Condorito évolue avec la société dans laquelle il vit, ses traits se font plus aimables, il abandonne chapeau et cigarette et endosse toutes sortes de vêtements qui lui confèrent le statut social dont il a besoin pour s'illustrer dans tel ou tel strip. Désormais, l'habit fait le condor et, toutes classes confondues, le Chili se retrouve en lui ! Et bientôt, c'est toute l'Amérique latine qui est conquise.

Tout le monde y trouve son compte !

Condorito est bon vivant ou austère, astucieux ou simplet, fainéant ou diligent, pauvre ou milliardaire, normal ou fou, amoureux ou coureur de jupons, honnête ou arnaqueur… S'il change souvent de personnalité, il présente néanmoins quelques éléments constants : il vit et est originaire de Ploucville (Pelotillehue), il est l'amoureux transi de Yayita qui le lui rend bien, il a un neveu dont il a la charge, Coné, un chien, Washington, et un perroquet du nom de Matías. Et surtout, il a une kyrielle de copains aux prénoms les plus fantasques : Don Chuma (l'ami magnanime), Œuf dur (l'ami ingénu et fidèle), Gorgentôle (l'ami ivrogne toujours accoudé au bar du « café de l'haleine qui pue »), Pepe Cortisona (le rival qui tente vainement de séduire Yayita), Mangechats (le mauvais garçon pas si mauvais que ça), Che pinard (l'Argentin), Ungène (l'ami simplet mais gentil), etc.

Tout ce petit monde, mis dans les situations les plus cocasses, surprend toujours par la tournure que prend chaque histoire, il y en a toujours un qui, désappointé par la chute inattendue, part à la renverse et fait « PLOP » ou/et qui pointe la fin de l'histoire par un « J'exige une explication » !

Pour la petite histoire, la revue qui porte son nom connaît deux éditions différentes, l'une propre au Chili et l'autre dans un espagnol « neutre » destinée à toute l'Amérique latine. C'est avec Mafalda la BD la plus lue dans le continent sud-américain, mais la comparaison avec la petite fille intello et révoltée de Quino s'arrête là car Condorito, lui, n'est ni engagé idéologiquement ni politiquement incorrect. Toutefois, son humour prend pied dans les problèmes de société les plus divers ! Chômeur ou milliardaire, Condorito est le plus chilien des Chiliens, le plus sud-américain des Sud-américains, dans un continent où les injustices sociales sont toujours à l'ordre du jour ! Il incarne ainsi, malgré lui, le rire qui exige une explication et, devant lequel, renvoyés à nos propres travers, nous ne pouvons faire que ***PLOP !***

1. Juge : Faites entrer l'accusé.
Le secrétaire : Bien, Monsieur le juge.
2. Juge : Condorito vous êtes accusé d'avoir infligé des dommages corporels à votre belle-mère.
3. Juge : Est-il vrai que vous avez cassé en mille morceaux un vase sur la tête de votre belle-mère ?
4. Condorito : Je l'ignore, Monsieur le juge
5. Juge : Comment pourriez-vous ignorer cela ?
6. Condorito : Parce que la dernière chose à laquelle j'ai pensé c'est à compter les morceaux.
Juge : PLOP

1. Condorito : Tu as des problèmes avec tes devoirs, Coné ?
Coné : Non, tonton, j'étais juste en train de réfléchir.
2. Condorito : Et on peut savoir à quoi ?
Coné : Oui, je me demandais ce que je pourrais faire pour réussir ma vie.
3. Condorito : Tu veux dire dans ta vie professionnelle ?
Coné : Bien sûr, dans mes futurs emplois !
4. Condorito : Écoute, une fois un gars très sage m'a donné un bon conseil et maintenant je vais te le transmettre à toi aussi.
5. Condorito : Le gars m'a dit : dans la vie, il y a deux mots qui t'ouvriront beaucoup de portes.
Coné : Lesquels ?
6.Condorito : « Tirez et poussez. »
Coné : PLOP

Soutenez-nous!
Abonnez-vous!

Comment se procurer 64_page ?

Je m'abonne pour un an (4 numéros) :
38€ à verser sur le compte n° BE45 3630 5712 8289
(BIC : BBRUBEBB) de 180° éditions
Communication : Abo 64page

Plus d'informations si nécessaire et ventes au numéro :
www.64page.com ou abo.64page@gmail.com

Lieux de vente :
www.64page.com/64page/abonnements

Follow us on facebook!
FACEBOOK.COM/64PAGE

WWW.64PAGE.COM

Sommaire du #10

L'auteur :
Etienne Davodeau

La Découverte :
Dominique Goblet

Patrimoine 9ème art :
André Franquin

64_page, revue de récits graphiques
Trimestriel. #9_4/2016_9,50€
Collectif de rédaction : Philippe Decloux (coordination de la rédaction), Vincent Baudoux, Angela Verdejo, Karin Welschen, Marianne Pierre, Olivier Grenson, Luc Térios, Matthias Decloux, Xavier Zeegers, Tine Anthony, Remedium, Daniel Fano, Léon Clâw, Robert Nahum.
Conception graphique : Yacine Saïdi
Illustration de couverture : © Frank Pé
Illustration de couverture arrière, de haut en bas : © Frank Pé, © Herr Seel, © Pat Sullivan
Pour toute information : 64page.revuebd@gmail.com
Rejoignez-nous, actualités et liste des points de vente sur :
www.facebook.com/64page
www.64page.com
Editeur responsable : Robert Nahum.

© 180° éditions

23, rue de Flandre, 1000 Bruxelles - Belgique.
www.facebook.com/180editions